

Anna Kim,
Anatomie einer Nacht
(Anatomie d'une nuit)
Suhrkamp Verlag Berlin 2012
303 pages

Prologue

L'épidémie rencontra son apogée à la fin de l'été, au seuil de l'automne. Les onze suicides survinrent dans l'intervalle de cinq heures, dans la nuit de vendredi à samedi, sans prévenir, sans s'annoncer, sans aucun accord préalable. La mort se propagea au galop, les victimes semblaient avoir été infectées par un simple contact ou un seul regard –
par la suite, on parla de maladie.

1.

Sivke Carlsen vient juste de croiser un étranger, qui lance ses chaussures dans les airs, elles adhèrent dans l'obscurité comme si elles y avaient trouvé une laie, un sentier invisible. L'étranger, dont Sivke ne peut distinguer le visage, est enveloppé dans un uniforme, il semble grand, bien que très mince, les habits ne s'ajustent nulle part, tombent loin du corps, comme une planche. Il s'égare souvent sur la terre parce que le ciel ne connaît en vérité pas de frontières, en vol la clarté des niveaux est brouillée et fait place à une pluralité qui court-circuite la liaison entre les yeux et le cerveau, soudain il est possible de lancer en l'air des traîneaux pour qu'ils s'accrochent au firmament et que puisse débiter une course sur le ciel procurant les mêmes sensations qu'une course dans la neige : plus tranquille ici, quelques voix d'oiseaux isolées dominant, le mugissement du vent remplace le mugissement de la mer, et les patins glissent comme sur de la neige fraîche, tout aussi silencieusement.

Je m'appelle Jens, dit le policier et saute dans ses bottes, je suis ici pour six mois, entend-elle et écarte la concurrence. Lui

demande s'il veut danser avec elle, n'attend pas sa réponse, s'enfonce tête la première dans ses bras tandis qu'il lui raconte qu'il est à Amarâq depuis un mois, revient d'un engagement au Soudan et, avec ses collègues, ils ont remonté à la voile la côte ouest du Groenland, par la pointe sud jusqu'à l'est, et elle approche un peu ses lèvres des siennes, jusqu'à n'être plus séparée de lui que d'un doigt, et ainsi elle continue de parler, peut-être dit-elle qu'il lui plaît, peut-être dit-il qu'elle est mignonne, mais au fond il ne s'agit pas de ce qui se dit, il s'agit de filtrer les doux sons chuchotés entre les mots pour qu'il ne reste qu'un seul message : *Emmène-moi*.

Même dans le sommeil, ils dansaient, tressaillaient, tandis que certains les enjambaient, sautaient et trébuchaient sur eux ou s'accoudaient contre le *Bar Gris*, dont l'assortiment se limitait à des Tuborg et du Coca-cola, montant galbe contre galbe la garde sur l'étagère, informes, de petites bombes d'aluminium. D'autres buvaient, assis aux tables rondes, plus ou moins hautes, qui formaient un demi-cercle autour de la piste de danse, buvaient à la fin de la journée, à la fin de la semaine, jusqu'à l'épuisement de l'argent. Dans cette salle à colonnes, des histoires débutent et finissent, dans cette salle à colonnes que l'on nomme *Pakhuset*, entrepôt. On la trouve dans le coin le plus sombre du port, la bouche du port, là où les ampoules des lampadaires ne sont pas remplacées lorsqu'elles meurent.

Mais le *Pakhuset* est bien plus qu'une discothèque, une boîte de nuit, un bar, c'est une attaque faite au silence d'Amarâq, une attaque à l'isolement et en tant que telle, c'est un lieu du présent : tout ce qui se passe ici se passe maintenant. En enfermant la solitude à l'extérieur et la vie à l'intérieur, le club s'est établi dans la tête des habitants comme la seule possibilité d'échapper au passé et au futur, durant ces cinq heures, entre dix heures du soir et trois heures du matin.

Julie Hansen laissa Jens la tirer sur la piste de danse, bien que son corps ait été fermé à la musique, ne touchât pas mêmes les bords de la chanson, il devait la guider, engager les courbes, les lignes et les cercles pour qu'elle pût reconnaître plus ou moins le rythme, elle ne remarquait pas qu'il ne pensait qu'à réduire l'écart entre elle et lui, qu'à approcher encore, à chaque pas, jusqu'à se tenir si près d'elle qu'il lui bouchait des yeux toute vue sur la salle. Elle s'arrêta, on la bousculait, l'emportait en rythme, on marchait sur ses orteils, ses chaussures, et pourtant elle ne bougeait pas,

respirait aussi platement que possible, peut-être croyait-elle que seule l'immobilité totale lui permettait de soutenir encore son regard. À cet instant, toute son existence était réduite à ce contact visuel et elle n'était plus que la somme de ses yeux. Elle essaya de maintenir ce moment, de le respirer, et elle parvint à dompter la rapidité du temps –

jusqu'au moment où il s'est approché de sa bouche et l'a retenue de ses lèvres.

Dans sa voiture de service, ils quittent le port, empruntent une route étroite et sinueuse, un goulot où, même en plein jour, en pleine lumière, c'est le crépuscule. Ils traversent une ville emmitouflée, une ville d'hiver, même l'été : quand bien même les derniers signes de glace ont si bien disparu que l'on pourrait croire qu'il n'y en a jamais eu, les taches aveugles devant les maisons – de toutes petites contrées gardées libres pour les traîneaux, les chiens, les motoneiges, comme autant de pochoirs au fond – évoquent une image de neige fraîchement tombée, sauf que cette neige-là en été est brune, verdie par endroits et boueuse en temps de pluie.

Ils suivent la route en direction de l'héliport, montent, montent toujours jusqu'à s'arrêter, après trois virages, en face du *Petit Commerçant*, une épicerie où, sur trois rayons presque rouges encore, sont proposés quatre sortes de biscuits, deux sortes de pâtes, du vieux pain préemballé, des pots de tomates sugo périmés, des soupes chinoises instantanées, de la farine, des biscottes, du lait pasteurisé, et des porte-clés pour clés apatrides. Ce quartier est plus sombre la nuit que la place la plus sombre d'Amarâq, car il n'y a qu'un seul lampadaire pour l'éclairer, et malgré l'eau en surabondance, malgré la pluie qui alimente les lacs voisins et le fleuve, les maisons dans cette partie de la ville n'ont pas d'eau courante, pas de canalisations, elles sont plus petites, plus rudimentaires et habitées par les pauvres et les plus pauvres entre les pauvres. Une fois par semaine, le camion de vidange traverse le quartier et extirpe des latrines les sacs remplis d'excréments, l'eau doit être puisée à l'un des bunkers miniatures peints en vert, le robinet est hors d'atteinte pour la plupart des enfants, ils doivent monter sur une pierre pour remplir leur seau ; aller chercher de l'eau est la tâche des garçons de dix ans.

Le quartier des maisons familiales, fournies en eau courante et en électricité, est situé à proximité du port –

mais la pauvreté à Amarâq est relative, tant que personne n'exige de liberté individuelle et que chacun s'estime heureux au sein de la communauté, tout est partagé et on ne possède réellement qu'une seule chose, soi-même. Et cette possession, très précisément délimitée par les contours de la peau, n'est remise en question qu'au repos, quand l'âme du sommeil quitte le corps provoquant un état proche de la solitude : la torpeur.

Nous sommes arrivés, dit Jens et il descend de la voiture, c'est la maison de Johanna, répond Sivke et elle s'arrête pour lisser sa robe.

Il l'attira avec lui par la sortie de secours de l'autre côté du *Pakhuset*, là où, dans le petit renforcement de la rue, les gens fumaient dans la faible lueur de l'éclairage de secours : la nuit à cet endroit était criblée de points rougeoyants se mouvant avec les pas, les souffles. Il plaça Julie dans un coin sans lumière, se glissa près d'elle et la pressa contre le mur, tandis qu'il embrassait son cou, le creux de son cou, sa nuque et son visage, descendait doucement la bretelle sur son épaule et faisait ramper son autre main sous le tissu, par-dessus le nombril, les côtes, vers son soutien-gorge, retourner avec précaution l'une puis l'autre corbeille et caresser ses seins, et Julie lui rendait son baiser, ses caresses, glissait sa main dans son pantalon, caressait son ventre, ses cuisses –

lorsqu'ils furent interrompus, abordés, bousculés. Hey, bégayait l'obscurité, vous avez de la bière pour moi ? Per ne permettait pas qu'on l'ignore, Jens remballa ses mains, attrapa Per par le col, le tira à l'intérieur et le poussa sur la piste de danse.

On va chez toi ?

Julie serrait la main de Jens, il acquiesça et ils escaladèrent la seule barrière d'Amarâq, branlante et censée tout de même décourager les resquilleurs, et marchèrent jusqu'à la voiture garée là. L'intérieur de la voiture sentait le sapin artificiel, un parfum qui avait paru exotique à Julie la première fois qu'elle l'avait respiré, exactement une semaine plus tôt. Ils prirent la route du port, en direction de la seule station-service de la ville, roulèrent le long du fjord, passant devant l'hôpital, l'école, le grand *Pilersuisoq*, le supermarché, et devant le poste de police, Julie avait baissé la vitre et tendait sa tête dans le vent, elle ne riait pas mais souriait, largement, et ses yeux fermés aussi souriaient, ses sourcils, et Jens, qui l'observait du coin de l'œil, se surprenait à penser à son

chien : si elle avait pu laisser ses oreilles pendre et flotter dans le vent, elle l'aurait fait.

Nous sommes arrivés, a-t-il dit en descendant de la voiture et il est parti devant, tu te plais dans notre ancienne maison ? a demandé Julie et elle s'est arrêtée pour lisser sa robe.

Amarâq est situé au bout du monde, c'est un avaleur de lieu : un lieu avalant le lieu aussi bien que celui qui s'y trouve ; qui prétend être moins un lieu qu'une entrée vers un lieu que l'on ne pourra plus quitter une fois pénétré, car l'entrée est sans issue.

Cela vient d'une part de ce que les souvenirs commencent à s'assécher dès l'entrée dans Amarâq, et l'on oublie peu à peu le chemin parcouru jusqu'en ce lieu, oublie qu'on y est un jour arrivé, oui, on commence à oublier comment le lieu était à notre arrivée, et on pense ne plus se souvenir d'aucun autre lieu qu'Amarâq, car les frontières qui encerclent la ville se posent autour du cou comme une lourde écharpe empêchant de tourner la tête, de regarder en arrière. S'installe alors un oubli qui fait du bout du monde ce qu'il est et le détermine : une fin.

D'un autre côté, au bout du monde, la fin est celle de tout ce qui appartient au monde. Amarâq n'est pas seulement un lieu avec ses propres, ses incomparables coordonnées, Amarâq est aussi chargé d'une mission : celle de mettre fin. Cela signifie qu'une interruption de monde se produit à cet endroit, cela signifie aussi qu'il n'y a plus là de continuité de monde, qu'il n'y a, après Amarâq, plus rien du tout. Au bout du monde attend donc le néant que vienne son tour, et peut-être n'est-ce pas le néant qui attend, mais un quelque chose, à tel point informe et chaotique cependant qu'il ressemble au néant alors qu'il est en vérité un tout. Amarâq serait alors un lieu détenteur de toutes les possibilités justement parce qu'il n'en propose en vérité aucune, mais comme tout est ouvert et que ces possibilités se dissimulent dans le chaos, on ne sait rien de leur existence.

Parce qu'en cet endroit s'arrête le monde, on en trouve uniquement des restes, maisons isolées aux couleurs timides et reliques de maisons isolées aux couleurs timides, la végétation même touche à sa fin, elle n'existe plus qu'en modèle réduit : de toutes petites reliques de plantes.

Amarâq est un monde touchant à sa fin, c'est pourquoi ses bribes relèvent du domaine de l'élémentaire, du dépouillé et de l'authentique, des formes géométriques fondamentales : le rectangle et le cône. Le silence qui se dégage de cette aridité est

entrecoupé par le bruit de la glace se détachant d'un bloc, les vagues de la mer, le clapotis de la pluie, le froissement de la neige ; ce lieu n'est que le décor des différentes formes ludiquement revêtues par l'eau.

Mais peut-être que le paysage à Amarâq se doit d'être retenu afin de dévoiler que la terre en vérité ne s'oppose pas au ciel mais le complète : qu'au bout du monde, la différence entre le ciel et la terre est suspendue et que le ciel est une mer aussi violente que la mer un ciel violent, et les montagnes des nuages gris aux contours ; et qu'il ressort du possible d'entamer l'ascension de ce reflet, non seulement de lui, mais de la véritable voûte aussi ; qu'il suffit d'attendre la dernière goutte de pluie, le premier rayon de soleil et l'arc-en-ciel sur le ciel le plus bas, pour ensuite grimper lentement d'arc en arc et de couleur en couleur, en hiver, lorsque tout est gelé, et chaque pas viendrait alors confirmer que le bout du monde se poursuit dans les hauteurs, et qu'il n'a toujours été que l'illusion d'une fin.

Évidemment, de la qualité du regard dépend que certaines choses soient vues ou ignorées et comment elles le seront : un regard éduqué s'accrochera à l'habituel, le regard décalé percevra lui des choses qu'il n'était pas censé voir. Peut-être que la particularité d'Amarâq réside dans la nécessité d'un regard particulier pour être vu, allant à l'encontre du néant et découvrant le quelque chose qui, bien qu'en miniature ou chétivement, existe tout de même. Justement parce qu'il n'y a plus à Amarâq que des reliques, celles-ci gardent leur histoire pour le regard vrai, le faux reste aveugle. C'est comme si la nature, si la ville parlaient une langue différente et communiquaient avec des images exigeant des yeux singuliers. Une langue fragile cependant, un disque aux bords glissants, et la chute surviendrait subitement, sans crier gare, le néant apparaîtrait soudain, car il est camouflé –

de solitude : elle a refoulé le contenu d'Amarâq, l'a repoussé et s'est déployée, flagrante, irremplaçable. C'est elle aussi qui se faufile dans chaque conversation et veille à ce qu'il lui soit laissé suffisamment de place. Elle ne s'intéresse pas à ce qui est dit, uniquement au temps nécessaire à le prononcer, elle censure ainsi la durée et la longueur des phrases –

et le silence se pose sur Amarâq, un brouillard épais, dont le souffle même se rend complice.

Mikkel Poulsen attrape son anorak et les clés de la maison, hésite, et les raccroche tous les deux. Il enlève ses chaussures et jette un

œil dans la cuisine. Inger a entrepris de laver la cafetière, elle fait tomber quelques gouttes de produit vaisselle à l'intérieur, visse le récipient lentement, en rythme, le balance dans l'eau, le balance en arc et par à-coup, le plonge jusqu'à ce que montent des gouttes à la surface, alors seulement elle le sort de la bassine en plastique et le sèche. Enlève le filtre en papier de la machine à café, le vide, tapote sur le bord, le dos, les restes tombent dans la poubelle, des grêlons de café, et elle l'enfile à sécher sur le poivrier. Étend les couverts dans la boîte en bois, empile fourchette sur fourchette, couteau sur couteau, cuillère sur cuillère, redresse les verres sur l'étagère.

La cuisine est petite, elle ne contient qu'une cuisinière, un frigidaire, une table peinte en blanc et deux chaises. D'étroites étagères en bois sont installées contre le mur, louches et spatules sont accrochées au-dessus de la cuisinière, des seaux d'eau potable ou pour le service, trois de chaque, sont sous la table. Inger se détache à peine du mobilier, Mikkel pourrait dire qu'elle est bien camouflée, non seulement ses habits, elle toute entière est délavée, comme si on avait essayé de l'effacer et qu'il ne serait resté d'elle qu'une bribe fantomatique se déplaçant dans sa propre maison comme un invité, trébuchant sur le mobilier, complètement incongrue ; avec le temps elle s'effacerait entièrement.

Mikkel se demande un instant s'il est possible de parler avec quelqu'un de chroniquement absent parce que fondamentalement déplacé, avec une égarée endurcie, et tandis que cette question l'occupe encore, ses yeux vadrouillent d'un coin à l'autre de la pièce, s'accrochent aux objets, à la télévision, à la radio, à la paire de jumelle, à la table, aux deux chaises et au divan, des choses qu'il a un jour aimées et qui lui sont maintenant pénibles, et il se souvient de la conversation surprise la veille, lorsqu'Inger disait à Sofia, et sa voix lui avait paru alors si étrangère qu'il avait pensé l'entendre pour la première fois, qu'un amour non partagé était incapable de survivre et que pourtant l'amour à Amarâq venait souvent d'un seul côté.

En sentant sur elle son regard, Inger lève les yeux et commence avec lui une conversation, muette. Il n'intervient pas, ne tente pas de faufiler des mots, des phrases, qui donneraient à l'ambiguïté un caractère irrévocable. Elle répond en maintenant ses yeux contre les siens et en empêchant le contact de se rompre.

Il se détourne.

Les premiers instants, Keyi n'est pas sûr de savoir où il est.

Il est couché sous une table, au-dessus de lui est collé un chewing-gum, les pieds de la table sont égratignés, entaillés, il y a une odeur de bois humide, Keyi glisse au milieu de la pièce, s'assied sur la grille d'écoulement, un rayon de lumière tombe sur sa main, et soudain il remarque l'odeur de poudre à lessive et se souvient qu'il s'est endormi dans la buanderie, un ballot de vêtements, pulls et pantalons, lui servait de coussin, son manteau de couverture et le linoléum de lit, et il n'avait pas été réveillé comme la veille par Ulrika et Lone qui lui disaient pousse-toi un peu Keyi, mets-toi un peu de côté, remplissaient la machine, le réservoir à savon et l'automate, et entamaient une conversation avec lui, de celles que l'on fait pour passer le temps et qu'il avait donc ignorée jusqu'à ce qu'ils lui frappent les côtes.

Dégage d'ici, qu'est-ce que tu fais encore là ?

Il se rend à la cuisine, fait couler de l'eau dans la bouilloire électrique et enclenche la machine. Il prend dans la boîte un sachet de thé noir, cherche sur les étagères quelque chose de mangeable, souvent les gens laissent des vivres. Pas de pain, pas de gâteau, mais il trouve un sachet de biscottes, un paquet de vieux biscuits au beurre et un pot de marmelade d'orange. Il tartine les biscuits de marmelade, attend que le thé ait refroidi –

tandis qu'il grignote ses biscuits, il souffle à travers l'une des fenêtres entrouvertes, au rebord garni d'un petit groupe de mouches momifiées qui se sont rassemblées après être tombées raides mortes à la fin de l'été, juste comme ça, un silence venu de la vallée aux fleurs, ce silence qui est l'envers de la solitude et possède la faculté d'éteindre, ne serait-ce que pour quelques secondes, le monde. Ce silence vit avant tout dans les nuits d'Amarâq et quand Keyi le sent, il lui semble être enfin rentré chez lui.

traduction Camille Luscher, p.9-23.
octobre 2012

Contact traductrice :
Camille Luscher
caluscher@gmail.com
+41 78 836 86 52